

Vivement que la journée se termine. Il a encore fait plus de 25 degrés aujourd'hui. Ici en ville, c'est vite étouffant. Et puis depuis ce matin je cours. J'avais tellement de dossiers à régler, de rendez-vous. Si bien qu'en cette fin d'après-midi, je ne rêve qu'à une chose : aller prendre l'air en forêt, remonter à cheval et partir en balade. J'aime tellement ça.

Malheureusement, je crois que je suis encore en mairie pour quelques heures. En qualité de maire adjoint en charge de l'urbanisme et du logement, je suis en réunion avec Marine, la responsable du service urbanisme. Nous étudions des dossiers de demandes de logements sociaux. En l'occurrence, la préfecture nous a informés qu'un logement était libre et nous demande de lui présenter trois dossiers de demandeurs en attente de logement. Marine a préparé tout un fichier. À nous maintenant de le valider pour nous assurer de proposer les bons dossiers pour ce logement.

Je suis élue depuis 2014 et première adjointe depuis 2017, depuis que la première adjointe de l'époque est elle-même devenue maire. Elle a eu la gentillesse de me confier sa délégation. Chaque jour, je jongle entre

mon activité professionnelle, ma délégation d'adjointe au maire, la maison, les enfants.

Mais je l'admets, la mairie, c'est une deuxième maison. J'y passe pas mal de temps et j'aime beaucoup ce que j'y fais. J'aime cette relation de confiance que j'ai avec Marine. Nous nous entendons bien, et nous sommes efficaces ensemble. Et puis, elle m'apprend énormément de choses. Nous composons entre mon avis politique et ses compétences techniques pour arriver, je pense, à prendre des décisions qui sont le plus humaines, le plus sociales et le plus étayées possible. Cette expérience est très enrichissante, très intéressante.

En cette fin septembre, je termine donc ma journée par cette importante réunion où, en arrivant vers 16 h 30, je m'étais dit : *Je vais y passer une heure, une heure et demie*. De toute façon, Marine part à 17 h 30. Cela nous donne le temps d'étudier tous les dossiers en cours de la semaine, les réponses aux courriers, les décisions que je dois arbitrer pour lui permettre d'avancer.

Marine assise à son bureau, moi debout juste derrière, nous travaillons souvent ainsi. Cela me permet de regarder ce fichier sur son ordinateur. Ensemble, nous étudions tous les cas, toutes les possibilités. Et celle-ci me semble juste.

Mais nous verrons cela dans un instant, car mon téléphone sonne. C'est André le chauffeur de taxi d'Alice. Alice, c'est ma fille. Elle est en formation dans un haras à une quinzaine de kilomètres, dans les Yvelines. Elle prépare un CAP de palefrenier depuis cette rentrée. Le

cheval, c'est sa passion. Je me demande bien de qui elle tient ! Alice, c'est mon amour. C'est ma vie. C'est ma fille, mon aînée. Elle vient de fêter ses 16 ans, et la voir aujourd'hui s'occuper de chevaux, être autonome, c'est pour Yves et moi notre plus grande fierté. Car ce ne fut pas gagné d'avance. Alice est née avec une tumeur au cerveau. Autant dire que depuis sa naissance, le parcours fut... chaotique, aussi bien pour elle que pour nous, ses parents.

Alors, Alice a un chauffeur de taxi attiré depuis qu'elle est en CP. Et depuis le CE1, ce chauffeur, c'est André. Et si André m'appelle, c'est que c'est important.

Il a certainement eu un souci ; il est peut-être en retard ? Peut-être est-il en panne ? Je n'en sais rien et s'il y a un problème, si je dois aller récupérer Alice, il vaut mieux que je le sache.

André a déposé Alice ce matin au haras. Moi, comme chaque jour, je l'ai accompagnée en face de la maison, car elle refuse toujours de traverser la rue seule. Je l'ai confiée à André à 7 h 15 et je la vois encore, comme chaque matin de la semaine, avec ses yeux ensommeillés. Les 20 minutes de trajet jusqu'au haras ont certainement été salvatrices pour qu'elle se réveille et qu'elle soit fin prête pour la grande journée du jeudi : le nettoyage des boxes du haras.

Comme chaque matin quand je referme la portière du taxi d'André, je lui ai souhaité une bonne journée. J'étais heureuse de savoir qu'elle allait retrouver Sophie et Mathieu, ses enseignants, Élise, l'autre apprentie, Benjamin et Céline, ses employeurs. Je savais

également que la matinée de curage allait s'achever par un déjeuner pris au soleil, tous ensemble. Et voilà...

— Bisous, ma chérie, à ce soir, passe une bonne journée.

Et j'ai claqué la portière.

André la récupère tous les jours à 17 h tapantes. Et ponctuel comme il est, il arrive en général toujours en avance pour être là quand Alice termine sa journée. Le haras est près de la maison, du côté de Versailles. Aussi, quand il va la récupérer, il la dépose à la maison à 17 h 30 au plus tard. Une fois qu'il l'a raccompagnée devant la porte, elle rentre toute seule et elle fait sa petite vie : elle nourrit son chat, range ses affaires. Et puis après elle se repose, elle se détend, car souvent, elle est très fatiguée de sa journée.

— On risque d'être en retard parce qu'apparemment ils attendent les pompiers. Ah non, les pompiers sont là.

Je ne comprends rien à ce qu'André me dit.

— Quoi, les pompiers ? Pourquoi vous me parlez de pompiers ?

— Alice a pris un coup de pied de cheval.

— Ah... Bon, écoutez, ce n'est pas grave. Ne vous tracassez pas. Rentrez chez vous. Les pompiers m'appelleront pour me dire ce qu'il en est et où je dois aller la récupérer. Ça ne doit pas être si grave que ça parce que le haras ne m'a pas encore prévenue.

— Bon, bon, bah, OK. Mais je vais attendre quand même, je préfère rester là, je préfère attendre, conclut-il avec sa voix qui chevrote.

Et je raccroche.

Je reprends le fil du dossier que je suis en train d'étudier. Marine, assise à son bureau, me regarde, ébahie. Elle me trouve bien sereine et bien calme pour une maman qui apprend que son enfant vient d'avoir un accident.

— Votre fille a eu un accident ?

Et là encore, je lui réponds que nous en avons vu d'autres et que je suis calme parce que je sais où se situe le pire dans ma vie. Rien de plus grave que cette tumeur opérée 16 ans plus tôt ne peut arriver à mon Alice.

— Apparemment, oui. Elle a pris un coup de pied de cheval.

— Vous êtes tellement relax quand on vous apprend que votre enfant a eu un accident ! C'est dingue.

— Vous savez, Marine, prendre un coup de pied de cheval dans un haras, c'est banal. Elle en a déjà pris, elle en prendra d'autres. Il n'y a pas mort d'homme.

Le cheval, c'est ma passion. Je suis cavalière depuis toute petite et j'ai initié mes deux filles à l'équitation. Et les deux ont vraiment accroché, Alice notamment. Camille, elle, n'a pas la même approche. Elle a choisi l'équitation pour faire plaisir à maman. Mais finalement, elle se révèle dans ce sport qu'elle aime beaucoup.

Alice et Camille ont cinq ans et demi d'écart. Alice, elle a un truc avec les chevaux. Entre elle et eux, il y a un feeling incroyable. Toute petite, elle caressait les chevaux sans aucune crainte. Elle n'a jamais eu peur, elle a toujours été en confiance, en pleine confiance avec cet animal. Et elle nous a toujours dit qu'en fait

elle leur racontait des trucs. Donc, voilà, il se passe quelque chose, il y a une histoire entre elle et eux. Quand elle est en présence du cheval, elle est elle-même. Elle n'a pas besoin de se justifier. Elle n'a pas besoin de se cacher. Elle peut être telle qu'elle est avec son caractère particulier, avec sa manière à elle de fonctionner, avec son handicap invisible qui, là, n'a plus besoin d'être décrit, expliqué.

Alors, oui, ça arrive, quand on monte à cheval, de prendre des coups de pied. Quand on fait du vélo, on tombe aussi. Voilà, ce n'est pas une catastrophe. Enfin... quand même... par acquit de conscience ou pour ne pas passer pour une mère complètement désinvolte, j'appelle Céline, son employeur. Elle ne répond pas. Je lui laisse un message lui disant qu'elle est certainement occupée auprès d'Alice et que c'est le plus important, qu'elle me donne des nouvelles dès que possible.

La réunion reprend son cours... 10 minutes.

Je reçois un deuxième appel. C'est Sophie, la monitrice d'équitation du haras. Elle doit certainement m'appeler pour me donner des nouvelles.

Je décroche tout de suite.

Mais Sophie ne m'appelle pas pour me donner des nouvelles. Elle appelle et me dit aussitôt :

— Madame Bouté, je vous passe le capitaine des pompiers. Il veut vous parler ; il a des tas de choses à vous demander.

Ce n'est pas la Sophie que je connais, ce n'est pas la vraie voix de Sophie. Elle est hyper angoissée à l'idée de me passer le pompier.

Aussitôt, je sens une nausée monter en moi. Je sens mon estomac qui me remonte là, jusque dans la gorge. Un frisson énorme m'envahit. Un frisson indescriptible, une immédiate nausée.

— Sophie, je vais raccrocher, je vais aller vomir et je vais revenir. J'en ai pour une minute. Laissez-moi cette minute.

Elle m'a juste dit « Je vais vous passer les pompiers. Les pompiers veulent vous parler », mais je sens que ce qu'on va m'annoncer ne va pas passer.

Je raccroche. Je laisse échapper mon téléphone qui tombe sur le bureau. Sous le regard médusé de Marine, je manque de trébucher sur la chaise qui est à côté de moi, une énorme bouffée de chaleur me monte à la tête. Je file aux toilettes, la porte juste en face du bureau.

Je l'ai à peine franchie que j'atteins je ne sais comment le lavabo où je vomis comme jamais de ma vie je ne l'avais fait.

La sensation est horrible. Les mots de Sophie résonnent dans ma tête. C'est une boucle sonore qui passe et repasse : « *Les pompiers veulent vous parler... Les pompiers veulent vous parler...* »

Je reviens au bureau. J'ai froid, je tremble. Et ce goût âcre dans ma bouche. Marine a dû voir que ma tête a changé. Elle est catastrophée. On s'assied toutes les deux à la petite table ronde. Elle m'aide à m'approcher. Elle tire la chaise pour moi. Je ne peux pas. J'ai l'impression que cette chaise pèse 100 kilos. Je parviens tout de même à m'asseoir. Je reprends mon téléphone. Je recompose le numéro de Sophie. J'hésite.

Devant ce fichu téléphone, dans cette main qui tremble dans le prolongement de mon corps dévasté, j'essaie de deviner, j'essaie de savoir dans quel état Alice peut être. J'ai très peur de ce qu'on va m'annoncer.

Comme pour me protéger, je vais appeler, mais je ne vais surtout pas aller au-devant des questions du pompier. Je vais répondre à ce qu'on me demande.

Je prends mon téléphone. J'appelle. Ça sonne. Ça décroche.

Sophie ne parle même pas. Elle me passe directement ce pompier qui me pose plein de questions sur l'âge d'Alice, sa date de naissance, son poids, sa taille... Je réponds à tout ça et puis d'un seul coup, je lui dis :

— Mais enfin, Alice, elle connaît toutes ces réponses-là !

Il me répond simplement :

— Madame, Alice est inconsciente.

— Comment ça, elle est inconsciente ?

— Oui, elle est inconsciente. Elle a reçu un coup de pied de cheval à la tête.

En une fraction de seconde, mon cœur s'arrête de battre.

Je comprends.

J'ai compris.

Moi qui étais persuadée qu'elle avait pris un coup de pied de cheval dans le bras, dans une côte, dans l'abdomen, là, je comprends qu'elle a pris un coup de pied de cheval à la tête, qu'elle est inconsciente, que c'est grave, très grave.

Une question que je lui pose immédiatement :



— Je ne peux pas vous dire. Elle est avec le médecin du SAMU. Elle a perdu beaucoup de sang, mais on s'occupe bien d'elle. Le médecin du SAMU vous rappellera quand il aura fait son diagnostic et qu'on saura où la transporter.

Alors, instinctivement, je lui dis :

— Je vais venir. J'arrive ! C'est à 10 kilomètres, j'ai mon scooter. J'en ai pour un quart d'heure.

— Non ! Non, vous ne venez pas. D'abord parce que vous n'êtes pas en état de conduire, surtout pas un deux-roues, et ensuite parce que nous allons transférer Alice d'un moment à l'autre, soit par la route, soit par hélicoptère. Donc, ne venez pas pour rien. Je préfère que vous restiez chez vous, que vous attendiez, on va vous rappeler.

Ai-je bien entendu « hélicoptère » ?

Oui, j'ai bien entendu.

Aussitôt, je comprends que lorsqu'on transporte des blessés en hélicoptère, c'est qu'en général c'est super grave, qu'il y a vraiment urgence.

Le stress, mes nausées, mes frissons ont disparu. Je suis effondrée. Je pleure, je raccroche.

Puis je recompose le numéro, je leur demande de me rappeler vite.

— C'est encore moi. Ne me laissez pas attendre comme ça. Appelez-moi vite. Dites-moi vite ce qu'il en est, j'ai besoin de savoir. Je veux savoir où elle est, comment elle est, comment elle va. Je ne veux pas qu'on nous mente. Je ne veux pas qu'on nous cache quoi que ce soit.

Le pompier me promet qu'effectivement le médecin du SAMU va nous rappeler très vite, dès qu'il va être en mesure de le faire. En tout cas, pour lui, l'urgence, c'est de s'occuper d'Alice.

Marine, assise à côté de moi, me prend la main. Elle a tout entendu, elle a tout compris.

Elle me regarde. Je sens qu'elle est désarçonnée parce qu'elle ne m'a jamais vue comme ça. Je suis une personne toujours positive, gaie. À la mairie, on me voit rarement abattue. Et là, d'un seul coup, tout m'échappe.

Ma réaction m'échappe. Je ne maîtrise plus rien. Je me montre sous un jour on ne peut plus naturel, mais qu'eux ne connaissent pas

— Florence, qu'est-ce que je peux faire ?

— Bah, rien. Je vais rentrer à la maison.

Mais avant, il faut que j'appelle Yves.

Je reprends mon téléphone.

J'essaie de contenir mes larmes.

Une, deux, trois sonneries, il ne décroche pas, mais en retour, je reçois un message automatique :

*En réunion.*

Je me décide donc à lui envoyer un SMS qu'il pourra lire en réunion. Mais il m'a devancé puisqu'il m'envoie :

*En réunion. Urgence ?*

Lui aussi a dû pressentir quelque chose.

Alors, de cette main toujours tremblante, de mes doigts fragiles, je tapote :

*Alice a eu un pépin. Rappelle-moi.*

*C'est grave ?* me répond-il immédiatement.

*Apparemment, oui, on se rejoint à la maison.  
J'arrive.*

Je récupère mon ordinateur, mon sac, je quitte le bureau de Marine. Je pars sans me soucier de ce qu'elle aussi vient de vivre. Je la plante là, certainement choquée. Et elle va partir, récupérer son petit garçon à la crèche, rentrer chez elle, se sentant certainement impuissante. Je repasse par mon bureau. Au détour d'un couloir, je viens à peine de sécher mes larmes lorsque je croise Ophélie, la directrice générale adjointe. Elle a vu que je ne suis pas dans mon état normal, on se connaît si bien toutes les deux.

— Oh ! toi, ça ne va pas, me dit-elle.

— Non ! Alice a eu un accident.

— C'est grave ?

— Apparemment, oui, mais je ne sais pas trop. Je rentre à la maison, le SAMU devrait m'en dire plus.

— Tu veux que je te raccompagne ?

— Non, non, ça va aller. Je vais rentrer à la maison. Je vais attendre Yves, je viens de le prévenir, il rentre aussi. On va attendre que le médecin nous appelle pour nous dire où elle va être transportée.

Deux cents mètres à peine séparent la mairie de la maison. Ce trajet, je le fais tous les jours. Le garage Renault, les commerces, les banques, le trottoir, les panneaux, l'horodateur, toutes les portes d'entrée, les jardinières, je les connais. Mais là, je ne les vois pas. Je marche à l'aveugle. J'avance vers la maison et je tente de reprendre mes esprits, histoire de redevenir pragmatique. Car il est 17 h 30 et il faut que je pense

à Camille. Elle va rentrer de l'école et, *a priori*, on ne sera pas là. On ne peut pas la laisser toute seule.

Tout en marchant, je réfléchis à plusieurs choses. Comment lui dire ce qui se passe ? Faut-il le lui dire ? Que vais-je faire d'elle si nous devons aller à l'hôpital rejoindre Alice ?

Il faut réagir vite. Camille quitte l'école à 18 h 10.

Me vient alors l'idée de contacter Sarah-Jane. C'est la maman de Julia, la meilleure amie de Camille. Elle travaille juste en face de la maison. Je préfère l'appeler.

— J'ai besoin de toi. Est-ce que tu peux garder Camille ce soir ? Alice a eu un accident. Elle a reçu un coup de pied de cheval. Ils vont l'emmenner à l'hôpital, mais on ne sait pas à quelle heure il va falloir qu'on aille la chercher, s'il faut qu'on y passe un certain temps. Et puis, il y a école demain. Enfin, voilà, est-ce que tu peux garder Camille ce soir ?

— Oui, pas de problème, je m'en occupe.

J'ai pris soin de lui donner le moins de détails possible. J'ai accommodé ma voix pour être zen. Sarah-Jane passera plus tard chercher le sac de Camille, dans lequel je viens de glisser son doudou, sa brosse à dents, son pyjama et ses vêtements pour demain.

Lorsqu'elle sonne à la porte avant d'aller récupérer ses trois enfants, deux à l'école et un à la crèche, je lui donne le sac et je lui dis :

— Je préfère que tu gardes Camille parce qu'avec les hôpitaux et surtout les urgences... Et surtout dis juste à Camille qu'il n'y a rien de grave, qu'on va juste accompagner Alice pour des examens.

Je referme la porte. Et je m'effondre de nouveau, adossée à la porte.

J'ai pris sur moi parce que je ne veux pas qu'elle s'angoisse pour ne pas angoisser Camille. Je veux qu'elle en sache le minimum pour pouvoir répondre à la question de Camille qui demandera : « Pourquoi je dors chez toi ce soir ? »

Ainsi, je les protège toutes les deux de ce qu'on risque de vivre ce soir. Parce que je me rends bien compte que nous allons traverser un moment chaud, compliqué.

En attendant l'appel du médecin du SAMU et qu'Yves arrive, je prépare un sac pour Alice. J'y glisse deux pyjamas, sa brosse à dents, Doggy, son fidèle chien en peluche tout mou. Doggy, c'est le doudou que Thomas avait laissé à la maison quand il est parti pour Strasbourg après son baccalauréat. Alice a adopté ce drôle de chien beige et ne s'en est plus jamais séparée. J'y mets aussi nos papiers, sa carte d'identité. J'essaie de penser à ce qu'on pourrait nous demander à l'hôpital. Je prends aussi un chargeur de téléphone comme si je m'attendais à y passer la nuit.

Je quitte ma tenue de journée, je prends vite une douche et renfile un jean et des baskets. Je connais les nuits sur les chaises de salle d'attente des hôpitaux. Je sais que cette nuit sera longue, froide et que mes vieilles frusques confortables seront rassurantes. Je vais, je viens, je tue le temps en attendant que le téléphone sonne.

Et Yves arrive.

Il me demande ce que je sais et je lui explique l'enchaînement des événements, l'appel du taxi, l'appel de Sophie, l'appel du pompier. Je lui dis clairement que je n'en sais pas plus ; je sais juste qu'elle a pris un coup de pied de cheval à la tête.

Il est terrorisé. Je vois que son visage a changé, je vois qu'il est hyper angoissé, qu'il comprend qu'on va vivre un truc assez insupportable. Je crois qu'on en est conscients tous les deux.

Le téléphone sonne, c'est Sophie qui s'inquiète de savoir si je suis rentrée à la maison.

— Vous savez, Alice m'a tenu la main et elle m'a parlé, me dit-elle en sanglotant.

Ça me rassure. Ça me rassure parce que, à ce moment-là, je comprends qu'elle était consciente.

— Comment va Alice ?

— Je ne sais pas. Quand moi je suis arrivée sur le lieu de l'accident, elle m'a serré la main et elle m'a parlé, mais maintenant elle dort parce que le médecin l'a endormie. Je sais qu'elle n'est pas partie. Elle est dans le camion des pompiers avec le médecin du SAMU. Elle est toujours au haras.

À peine ai-je raccroché que mon portable sonne. Cette fois-ci, je ne reconnais pas le numéro. Ce doit être le médecin. Il est 18 h 30.

— Madame Bouté, je ne vais pas vous le cacher, l'état de votre fille est stabilisé, mais grave.

Le haut-parleur de mon téléphone posé sur la table du salon vient de cracher une vérité dure à entendre. Yves souffle, puis retient sa respiration. Moi, j'ai de nouveau cette bouffée de chaleur qui m'envahit.

— Nous attendons des nouvelles de la coordination pour savoir où transporter votre fille.

Aussitôt, nous demandons qu'elle soit transportée en priorité à Necker parce que c'est là qu'elle a toujours été suivie, c'est là qu'est son dossier médical et qu'on va gagner du temps.

— Oui, mais si c'est Necker, ça veut dire qu'il n'y a pas d'hélicoptère parce qu'on ne peut pas se poser en hélicoptère à Necker. Mais bon, à la limite, ce n'est pas trop grave, on aura une escorte.

Puis il réfléchit un instant et ajoute :

— Ne vous inquiétez pas, on aura une escorte.

Mais là, il est temps pour nous de savoir. Même si les mots risquent de nous blesser, de faire mal, il faut qu'on sache.

— Comment va Alice ? Dans quel état est-elle ?

— Elle est inconsciente. Elle est plongée dans un coma spontané. Nous avons pu suturer plusieurs plaies au front, à l'arcade sourcilière. Elle présente au moins une fracture du crâne, au niveau de l'os temporal. Elle a perdu beaucoup de sang. Elle est sédatée, intubée. Je ne vous cache pas que son pronostic vital est engagé.

On est tous les deux assis sur notre canapé. Yves a entendu la même chose que moi, cet inventaire à la Prévert, cette liste interminable de tout ce qui cloche pour qu'au final il nous dise :

— Oui, oui, madame, c'est très, très grave, son pronostic vital est engagé.

Alors, on avale tout ça, mais on lui demande tout de même si elle souffre.

— Non, non. D'abord, parce qu'elle a été

instantanément dans le coma à la suite du choc et ensuite parce qu'avec la sédation, elle ne souffre pas. Là, elle est désormais sous respirateur artificiel. Elle sera probablement transfusée à son arrivée et il y aura des examens complémentaires dont un scanner pour déterminer la gravité des blessures.

Après nous avoir une énième fois répété que c'était très grave et qu'elle avait perdu énormément de sang, il raccroche non sans nous avoir indiqué qu'il nous rappelle dès qu'il sait où elle sera transférée.

Cette information, nous l'avons cinq minutes plus tard. Alice part à Necker sans hélicoptère, mais avec une escorte. Le médecin nous explique également qu'une fois sur place, il ne faut pas que nous passions par les urgences. Il faut nous rendre directement à l'accueil des polytraumatisés, juste à côté.

On se regarde, on est bouleversés de chagrin parce qu'on comprend que de toute façon, compte tenu du choc qu'elle vient de recevoir, de son état, il y a de fortes chances que l'enfant qu'on a eue il y a 16 ans ne soit plus jamais la même maintenant.

Je comprends qu'elle est dans un coma profond et que ce n'est pas le genre de truc dont on se relève sans séquelles. Ce n'est pas juste ! Pas elle ! Pas maintenant !

Elle était tellement heureuse, épanouie. Pas elle, pas maintenant.

Elle avait trouvé un sens à sa vie, elle allait faire le métier qu'elle avait envie de faire depuis toujours. Et voilà qu'un coup de pied de cheval vient tout anéantir en un quart de seconde. Ce n'est pas juste.



Dans cet état d'esprit qui nous ronge, avec ces images d'elle que nous imaginons, nous voilà partis sur le scooter d'Yves qui est à moitié en panne.

À tous les feux, on pense qu'on va finir à pied. Mais bon, par je ne sais quel miracle, nous arrivons à Necker une demi-heure plus tard.

Je redis à Yves les consignes du médecin du SAMU :

« À Necker, quand vous allez arriver, vous ne passez pas par les urgences. Vous allez un tout petit peu plus loin à gauche. Il y a un espace qui s'appelle «polytraumatismes». C'est là que vous allez. »

Mais à Necker, on entre quand même dans les urgences. Elles débordent de monde. Il y a des tas de gamins plus ou moins malades avec leurs parents, leur famille. Un peu plus loin, l'un d'eux hurle. Nous traversons ce hall bruyant et suivons la direction « polytraumatismes », même étage, mais l'aile d'en face. Là, les couleurs changent. Nous pénétrons dans un couloir gris, large, vide. On avance, on tourne à droite et on suit le couloir jusqu'à déboucher dans un immense couloir très long, très large avec des portes, tout au long. Pas un chat dans ce couloir. Aucune porte vitrée. Au bout du couloir, c'est la sortie qui donne sur le parking. On suppose que c'est par là qu'Alice va arriver. Et puis il y a une sonnette. J'appuie. Deux minutes s'écoulent pour qu'une infirmière arrive. Nous lui expliquons que nous sommes les parents d'Alice.

— Je suis au courant. Votre fille n'est pas encore arrivée. Attendez là quelques minutes.

Avec notre scooter à moitié en panne, nous avons été plus vite que l'ambulance du SAMU pourtant escortée.

Nous voilà donc dans ce couloir. Il y a trois chaises, mais moi, je préfère m'asseoir par terre, près de la prise de courant. J'appelle un de mes clients pour lui dire que je ne serai pas là demain. Puis je reçois un appel de Benjamin, le propriétaire du haras, le patron d'Alice. Il est atterré. Il me demande ce qu'on sait, si on a vu Alice, si on sait dans quel état elle est. Je lui dis qu'on vient d'arriver à Necker, qu'on attend, que le médecin du SAMU n'a rien voulu dire.

Il m'explique qu'à lui non plus le médecin n'a rien dit, mais que c'est normal, ce n'est pas son enfant. De mon côté, je ne lui demande pas ce qui s'est passé. Une des premières choses que je lui dis, c'est qu'on ne lui en veut pas, que c'est un accident, qu'on ne déposera pas plainte.

— Mais on s'en fout de tout ça, me répond-il.

— Non, moi, je ne m'en fous pas. C'est important pour moi que vous sachiez que vous n'y êtes pour rien. C'est un accident, c'est comme ça.

Assise par terre dans le couloir, je tente de le rassurer, de l'assurer de notre bonne foi. Mais la conversation est difficile. On capte mal dans cet hôpital. Je me rapproche de la porte, je jette un œil pour voir si le SAMU arrive. Rien.

J'explique à Benjamin qu'Alice est dans le coma, qu'elle a une fracture du crâne, que son pronostic vital est engagé. Malgré le réseau défaillant, je perçois des sanglots dans sa voix.

— Pas elle, pas vous, ce n'est pas juste.

Lui et Céline sont parents de deux petites filles de sept et trois ans.

— Pas elle, pas Alice ! Vous m'en voudrez toute votre vie.

J'ai beau lui dire que non, il ne cesse de me répondre :

— Mais si, c'est naturel ! Vous m'en voudrez toute votre vie. Vous vous rendez compte ? C'est votre enfant, vous nous l'avez confiée, vous aviez confiance en nous.

En quelques minutes, la conversation a changé de sens. Ce n'est plus lui qui prend soin de peser ses mots, mais moi qui tente de le rassurer en expliquant que j'ai toujours confiance en eux, que je sais qu'ils n'y sont pour rien. Et puis, je lui assure qu'Alice est une battante, qu'Alice est une lionne.

— C'est une gamine qui n'a jamais rien lâché dans sa vie. Et là, elle ne va pas lâcher.

Pendant ce temps, Yves aussi passe des coups de fil à son travail. Il explique la situation à ses collègues pour dire qu'*a priori*, demain matin, il n'ira pas bosser.

De mon côté, je termine mon appel avec Benjamin. Il pleure, tellement. Je lui promets de lui donner des nouvelles dès que nous en aurons.

J'ai à peine posé le téléphone que des lueurs bleues éclairent l'extérieur. Ce sont les gyrophares des deux motards de la police qui escortent le camion du SAMU. Il passe devant la grande porte vitrée au bout du couloir.

Alice, mon Alice, j'ai hâte de te voir, de te sentir, de te toucher.

C'est notre « poulette » qui est là, dans ce SAMU.

Cela faisait bien 20 minutes que nous attendions ce moment, seuls derrière cette porte vitrée qui donne sur un sas qui donne sur le parking.

Il y a deux portes vitrées, mais je ne peux pas les ouvrir. La porte ne s'ouvre que dans l'autre sens. Nous sommes donc là, bloqués derrière cette fichue porte vitrée. On aimerait que la porte s'ouvre, on aimerait taper dedans, mais nous restons interdits, hébétés, collés à cette fichue vitre. Le SAMU passe avec notre Alice et, à moins de courir, de faire le chemin inverse et de ressortir par les urgences...

L'ambulance des pompiers a stationné un peu plus loin. Du moins, je le pense, car les gyrophares sont éteints. Finalement, je ne sais pas si c'est Alice qui était dedans, si nous sommes au bon endroit, avec les bons médecins. Et est-ce qu'ils vont bien s'occuper d'elle ?

Je me sens comme spectatrice.

Je me dis aussi qu'il est évident que c'est elle qui est arrivée, qu'il ne faut pas que je les dérange. La priorité, c'est mon enfant. Ils sont en train de s'occuper d'elle ; donc, il faut que je me fasse petite, que je ne leur fasse perdre aucune minute, aucune seconde auprès d'elle.

Mais que ce couloir est lugubre ! Sans vie. Sans âme.

Ce couloir et cette porte qui ne s'ouvre pas.

S'ouvre-t-elle sur la vie ? Sur l'enfer ?

Il se passe bien plus de 10 minutes pour que l'infirmière qui nous avait accueillis arrive de nouveau à nous.

— C'est bon, Alice est là. On est en train de s'occuper d'elle. On va vous installer dans une salle d'attente, suivez-moi. Vous verrez Alice tout à l'heure, nous devons nous occuper d'elle d'abord, ne vous inquiétez pas.

Je débranche mon téléphone de la prise électrique, je ramasse mon sac, Yves prend les affaires d'Alice et on suit cette femme dans un couloir qui débouche sur un nouveau sas rectangulaire de 15 mètres carrés, où il y a une porte vitrée derrière laquelle la lumière est allumée. La vitre est dépolie. On ne peut pas voir ce qui se passe derrière. Il y a de la lumière et en gros caractères il est écrit *SALLE DE DÉCHOQUAGE*.

Alice doit être là pour le moment. Elle est dans la salle de déchoquage.

Toujours dans ce sas, il y a une salle d'attente où on nous demande de nous installer. Quelques fauteuils, des canapés, des prises de courant partout, des toilettes. On nous apporte des verres d'eau. Un joli coucher de soleil est peint sur le mur.

— On est en train de s'occuper d'Alice, on va lui faire passer des examens, explique l'infirmière.

— On peut la voir ?

— Non, pas maintenant.

En la regardant partir, j'aperçois sur la porte pleine, située juste en face, l'inscription *SALLE DE RECUEILLEMENT*.

Je préfère ne pas en parler à Yves. Mais avec sa pudeur habituelle, je suis sûre que lui aussi a vu cette glaçante inscription. Lui non plus ne dit rien.

Il est 19 h 30. Dans cette pièce lumineuse et décorée, nous commençons tous les deux à passer des coups de fil, à envoyer des textos à tous nos potes, à tous nos proches.

Je réponds à Marine et Ophélie qui m'inondent de messages. Et comme Ophélie me connaît bien et qu'elle a compris que pour le coup c'était vraiment grave, elle a prévenu le maire, Aline, qui m'appelle.

Avec elle, je passe un long moment au téléphone, assise par terre, dans le couloir, en face de la salle de déchoquage. Je partage avec elle l'espoir auquel je m'accroche que les bonnes étoiles qui ont toujours accompagné Alice ne l'oublient pas ce soir. Elle tente de me reconforter, puis me dit qu'elle va créer un petit groupe WhatsApp des élus les plus proches de nous pour que ça m'évite d'envoyer des messages à tout le monde. Elle l'appelle « Les bonnes étoiles d'Alice ». Joli clin d'œil.

Il ne faut que quelques minutes pour que les premiers messages touchants me parviennent :

*Allez, tu vas voir, ça va aller. Elle va être courageuse. Et puis de toute façon, vous êtes super forts, vous êtes une famille de Warriors.*

Secrètement, on s'accroche à ça ! À tous ces messages bienveillants. À tous ces petits mots qui tous nous disent qu'Alice est une battante, qu'elle va vite s'en sortir.

Et puis, nous n'oublions pas qu'à 15 kilomètres de là, Camille passe sa soirée chez sa copine sans trop savoir ce qui se passe. Nous enregistrons une petite

vidéo dans laquelle nous lui disons simplement que nous sommes toujours aux urgences, que c'est tellement long, que nous avons faim et que nous attendons que sa sœur passe enfin cette radio... et qu'heureusement qu'elle est chez Julia, car nous ne sommes pas rentrés !

— *Bref, tout va bien mon Chat, passe une bonne soirée avec Julia, on t'aime très fort.*

Nous sommes même souriants sur cette vidéo. Étonnant comme notre cerveau est capable de gérer des situations dramatiques avec un tel discernement. Nous nous gardons d'appeler les parents de Julia, ils sauront bien assez tôt, pas la peine qu'ils se retrouvent avec notre Camille assommée, multipliant les questions, ne trouvant pas les réponses. Pas la peine. Nous verrons ça demain. Il refera jour forcément...

Il est 21 h. Les yeux me brûlent. Je suis au téléphone avec mon père qui est frappé de stupeur. Je regrette de l'avoir appelé. Pourquoi l'ai-je prévenu alors qu'on ne sait rien ? Maintenant, il va s'inquiéter, il ne va pas dormir. Je m'en veux.

J'ai une relation très fusionnelle avec mon père. Il a toujours été au courant de tous mes plus grands bonheurs et de tous mes plus grands chagrins, le premier.

Alors, c'était logique que je l'appelle pour lui dire qu'Alice avait eu un accident, qu'on est à Necker avec elle, que c'est grave.

— Grave comment ?

— Grave comme le pronostic vital engagé.

Je sens qu'il perd courage lui aussi. Je m'en veux.

— Je sens que ça va être pire que la fois d'avant, me dit-il.

— Je le crains, papa. Je crains qu'on ne s'en sorte pas avec autant d'honneur que le premier coup.

Je m'en veux.

Je m'en veux parce qu'en plus je suis contrainte de lui raccrocher au nez : le médecin vient d'entrer dans la salle d'attente.

C'est une femme. Jeune.

Elle est accompagnée de l'infirmière et d'une anesthésiste.

En les voyant entrer toutes les trois, je comprends tout de suite que l'heure est grave. Très grave. Elles ont la tête des annonces pourries. En un quart de seconde, je revois la pancarte *SALLE DE RECUEILLEMENT...* Yves me rejoint sur le canapé, elles sont face à nous.

— Que savez-vous exactement de l'état d'Alice ?

Elle parle tout doucement. On a l'impression qu'il ne faut pas réveiller les gens. C'est assez étonnant. Comme si on allait être plus attentifs en nous parlant à voix basse.

On raconte ce qu'on nous a dit : coup de pied de cheval, fracture, inconscience, hémorragie... Tout ça dans un léger désordre et avec l'angoisse qui resserre la gorge.

— C'est ça. Alice présente une très importante fracture temporale gauche. L'os est brisé en tas de petits morceaux. Nous allons l'opérer pour retirer tout cet os. Et puis il y a aussi de multiples hématomes cérébraux, un début d'œdème. Nous allons ouvrir la calotte



crânienne pour faire de la place et permettre au cerveau de gonfler.

Très vite, on comprend que manifestement l'œdème est vraiment important.

Je ne peux m'empêcher de demander si Alice va mourir.

La neurochirurgienne qui parle toujours avec sa voix très feutrée me répond qu'elle ne sait pas, mais qu'elle va opérer pour que le cerveau ne souffre pas.

C'est à ce moment que je comprends qu'on ne va pas l'opérer pour lui sauver la vie, mais pour qu'elle ne souffre pas.

Mon Alice, mon amour.

Je lève les yeux, me tourne vers Yves.

J'ai tellement de larmes que je le distingue à peine à côté de moi. Et pourtant, il est là, lui aussi, en larmes. Des larmes de tristesse, d'injustice, de colère, mais aussi des larmes d'apaisement.

Pourvu qu'elle ne souffre pas. Pas elle, pas mon Alice. Pas mon amour.

Yves et moi sommes inconsolables.

Je ne peux décrire ce que je ressens tant mes entrailles me font mal, tant je peine à trouver un semblant de souffle. Tout en moi est brûlure, cassure, déchirure, morsure.

Je n'ai même pas la force de hurler. Je pleure.

Mais il faut maintenant que nous la voyions. Nous ne l'avons pas vue depuis ce matin, lorsque j'ai refermé la portière du taxi.

— Bisous, ma chérie, à ce soir, passe une bonne journée.

Tu parles d'une bonne journée !

— Nous allons vous emmener. Mais deux minutes. Très vite parce que, là, le bloc est prêt. On y va maintenant.

Nous nous levons et entrons juste en face, dans la salle de déchoquage.

Elle est là, sur un brancard, sous un drap jaune. Je la vois endormie, toute poussiéreuse de sa journée passée au haras. Le côté gauche de la tête est un peu aplati. Il y a beaucoup de sang dans ses cheveux roux bouclés et épais, qui masquent certainement le pire de la blessure. Son œil gauche commence à gonfler, il y a des sutures sur son front et son arcade sourcilière.

En fait, son visage est le même, mais on voit bien que le front est déformé, à la fois par la fracture et par le cerveau qui pousse, qui a besoin de cette place pour gonfler.

Mais elle a toujours son petit nez tout fin, et les lèvres entrouvertes, entre lesquelles passe le tuyau qui la relie au respirateur artificiel.

Alice, mon Alice.

Elle est branchée de partout, elle a des tas de perfusions, dans les mains, dans les bras. Elle a des capteurs sur toute la poitrine.

Alice, mon Alice.

Elle sent le cheval.

Je lui prends la main et je la touche.

Je ne peux pas la lâcher.

Alice, mon Alice.

Un infirmier entre et nous dit de ne pas nous inquiéter, mais qu'il faut qu'on sorte désormais.

— Je ne peux pas la lâcher, lui dis-je, parce que si je la lâche, je ne la reverrai plus.

— Mais si, vous allez la revoir. On l’emmène juste pour l’opérer. Ça ne va pas durer très longtemps, ne vous affolez pas. Bien sûr que vous allez la revoir.

— Oui, mais je n’entendrai plus jamais le son de sa voix.

Pas de réponse. Il me regarde, mais ne me répond pas.

Je l’embrasse, je la respire, je la caresse. Je ne veux pas partir, j’ai tellement peur de ne plus jamais la voir en vie.

Alors, je lui parle, je lui dis que nous sommes là, qu’il faut qu’elle s’accroche, que nous l’aimons.

Mais je sais au fond de moi que je n’entendrai plus jamais le son de sa voix, un peu grave, un peu douce, ce petit zozotement qu’elle avait parfois.

Et je regrette déjà ses petites phrases. (« Maman, dis-lui d’arrêter, s’té plaît » en parlant de son papa qui aimait lui piquer ses doudous.)

Alice, mon Alice.

— Je n’entendrai plus jamais le son de sa voix.

L’infirmier ne me répond pas et Yves a déjà quitté la pièce.

Moi, je suis là avec elle dans cette grande pièce qui est sur-éclairée. J’ai l’impression d’être dans un bloc opératoire. Il y a plein d’appareils partout autour d’elle, il y a beaucoup de bruit, beaucoup de bips dans tous les sens, plein de capteurs, plein d’écrans.

Et elle, elle est là, toute fine, allongée sur ce lit.

Elle est toute minuscule sous ce drap jaune.

Alice, mon Alice.

Je demande où sont ses vêtements, et on me répond. Son tee-shirt a été découpé et jeté. De toute façon, il était plein de sang. Tout le reste est dans un sac qu'on récupérera plus tard.

Je la regarde une dernière fois, je suis obligée de partir et on me pousse vers la sortie, on la pousse vers l'au-delà.